

Zeitschrift: Revue Militaire Suisse
Herausgeber: Association de la Revue Militaire Suisse
Band: 72 (1927)
Heft: 7

Buchbesprechung: Bulletin bibliographique
Autor: F.F. / R.M.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 15.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

au tiers et au quart, comme tant d'autres, de tout ce qu'il a perdu, par exemple, du fait du service actif ?

Cependant il fut appelé six fois sous les armes, pendant la grande guerre, pour de longues relèves qui privaient chaque fois sa famille, dont il était le soutien, des bénéfices de sa profession civile. L'une de ces relèves le retint même huit mois consécutifs, toutes affaires cessantes, loin des siens.

Et jamais de ses lèvres ne tombèrent des paroles d'envie ou d'amertume à l'égard de ses collègues, plus favorisés parce qu'affranchis de toute obligation militaire, et à qui profitait encore indirectement son absence.

Le Lt-colonel Genoud s'en va adoré de ceux qui furent ses subordonnés, estimé de ses chefs, aimé de tous ses camarades.

Aussi, ce fut la gorge serrée d'émotion, que j'ai apporté ce matin l'adieu de la brigade, à celui qui fut pour moi mieux qu'un ami : un compagnon d'armes pendant 15 ans.

Devant cette tombe qui allait se refermer, au nom de tous mes camarades, j'ai salué un soldat. Colonel de DIESBACH.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

LECTURES D'HISTOIRE. LA GUERRE EUROPÉENNE.

L'histoire de la guerre européenne ne chôme pas. On en jugera par l'énumération suivante des ouvrages qui, depuis trois mois, nous sont parvenus pour comptes rendus. Ils témoignent aussi de la variété d'un si vaste champ de travail.

1. Dans le domaine des généralités et des causes de la guerre, une traduction française des *Mémoires de Edward Grey, vicomte de Fallodon*, ministre des affaires étrangères de Grande-Bretagne¹, qu'il convient de rapprocher des volumes de Asquith, *La genèse de la guerre* ; Churchill, *La crise mondiale* ; Lyon, *Le prestige du pouvoir* ; et, d'autre part, de ceux de Vermeil, *Les origines de la guerre* et Wolf, *Le prélude*².

2. Dans le domaine des généralités aussi, mais fin de la guerre, chute des Empires centraux, K.-F. Nowak, *Les dessous de la révolution, l'Allemagne et l'Autriche en novembre 1918*, traduit de l'allemand par le lieut. L. Kœltz. On le rapprochera du volume du même auteur, *Les dessous de la défaite*³.

3. Intéresse la guerre dans son ensemble, front russe : Youri Danilow, quartier-maître général des armées, *La Russie dans la guerre mondiale (1914-1917)*. Préface de M. le maréchal Foch (12

¹ Cet ouvrage, gr. in-8° fait partie de la *Collection de mémoires, études et documents pour servir à l'histoire de la guerre mondiale*, publiée par Payot, à Paris.

² Tous de la même collection.

³ Ces deux ouvrages appartiennent à la même collection, Payot, Paris.

cartes en déplié)¹. A rapprocher de *La grande guerre*, relation de l'Etat-major russe².

4. Intéresse toute la guerre également, front des Balkans, lieutenant-colonel Nédeff, de l'Etat-major de l'armée bulgare, *Les opérations en Macédoine. L'épopée de Doïran* 1915-1918 (avec 6 cartes et 17 clichés). Traduit par le lieutenant Gœtzmann, de l'infanterie coloniale³.

5. Période limitée, front d'occident, du 10 août au 22 septembre 1914, général de Trentinian, *L'état-major en 1914 et la 7^e division du 4^e corps*⁴.

6. Front colonial, *Les campagnes coloniales belges* 1914-1918, Tome premier. (Avec photographies, cartes et croquis⁵.)

Examinons ces ouvrages.

1. *Mémoires de Edward Grey.*

Le volume embrasse la longue période qui s'étend de 1892, année des débuts de l'auteur au ministère britannique des affaires étrangères, à la guerre européenne ; mais c'est naturellement celle-ci et ses avant-coureurs qui retiennent le plus vivement l'attention.

Rédigeant la conclusion de son exposé, sir Edward Grey s'exprime comme suit : « Si ce récit est parvenu à donner une impression réelle du cours des événements qui menèrent la Grande-Bretagne à la guerre, il aura en même temps démontré à quel point ce fut simple. »

Très simple, en effet, et ceux qui compliquent le cours des événements sont ceux qui veulent absolument trouver dans les actes de la diplomatie des manigances savantes et subtiles et des détours ténébreux.

L'Angleterre a trois préoccupations fondamentales : la domination des mers pour assurer la sécurité de son vaste empire ; la continuité de son commerce, condition de son existence ; l'indépendance de sa politique qui la conduit à l'opportunisme pour la sauvegarde des deux premières préoccupations.

Lorsque sir Edward Grey débuta dans la vie politique, l'Allemagne ne marquait pas de grandes ambitions navales. L'Angleterre ne voyait pas en elle une rivale maritime à craindre. D'autre part, l'Allemagne était la principale puissance militaire terrienne. L'accord entre les deux puissances navale et terrienne était de nature à garantir le mieux la paix mondiale et donc la continuité du commerce britannique. La période du ministère Rosebery, dans lequel sir Edward Grey fit ses premières armes, fut une période d'amitié très nette envers la Triple alliance.

Mais voici que la puissance prépondérante terrienne devient agressive. Elle l'est surtout dans ses procédés qui sont blessants et produisent, écrit sir Edward Grey, « une fâcheuse impression ». A propos de concessions de chemins de fer en Asie-Mineure, Berlin agit par la voie d'une sorte d'ultimatum qui fait dresser l'oreille à lord Rosebery lui-même. C'est la première alerte.

Cette méthode du coup de poing sur la table, l'Allemagne tend à en faire une habitude. Dans les années qui suivent, les alertes succèdent aux alertes. Cependant, c'est du côté de la France, et du côté de la Russie aussi, quoiqu'à un moindre degré, que la Grande-Bretagne risque des conflits. Elle est toujours disposée à l'entente

¹ Même collection.

² Charles Lavauzelle et Co, Paris.

³ Gr. in-8°. Sofia 1927. Librairie française et étrangère S. et J. Carasso.

⁴ Gr. in-8°. Paris 1927. L. Fournier.

⁵ Bruxelles 1927. Imprimerie de l'Institut cartographique militaire. Gr. in-8°.

avec l'Allemagne, même lorsqu'à partir de 1900 celle-ci manifeste des intentions de construire une flotte importante ; à cette époque encore, le désir d'entente l'emporte ; il va jusqu'à l'offre d'une alliance.

Cette offre tombe dans le vide, et le gouvernement britannique en vient à se demander s'il ne serait pas sage de chercher ailleurs des gages de sécurité. La politique des arrangements franco-anglais prend alors le dessus. D'un commun accord, sous l'influence de semblables préoccupations, Paris et Londres conviennent de régler définitivement leurs différends. Cette décision n'est d'ailleurs pas un acte d'hostilité envers l'Allemagne ; l'Angleterre ne demande qu'à vivre en paix avec elle comme avec la France ; elle se préoccupe toujours de la continuité de son commerce.

Malheureusement, l'Allemagne persiste dans ses procédés agressifs ; elle les dirige, il est vrai, contre la France surtout, mais une guerre franco-allemande atteindrait gravement les intérêts britanniques. Lorsque donc surviennent successivement les incidents Delcassé, Algésiras, Agadir, la diplomatie anglaise se range aux côtés de la France, et l'Entente cordiale s'affirme.

Du côté de la Russie aussi, la situation tend à se compliquer à la suite de l'appui que l'Autriche-Hongrie trouve à Berlin pour la réalisation de ses ambitions balkaniques. En 1900, lors de l'annexion de la Bosnie et de l'Herzégovine, la guerre austro-russe a menacé d'éclater. Mais tout à coup, la Russie, qui l'avait pris de très haut pendant un certain temps, lâchant tout, s'effondra sans plus rien demander.

Si l'on compare les circonstances politiques de 1908 et de 1914, on est frappé de leur parallélisme, à cette différence majeure près que la Russie de 1914 refusa de s'effondrer une seconde fois, ce qui probablement dérouta les prévisions de ses adversaires et, par contre-coup, favorisa la guerre. On ne crut pas à Vienne et à Berlin que Petersbourg « tiendrait le coup ».

A ces considérations du domaine politique, s'ajouta l'influence des « impondérables » qu'il ne faut jamais ignorer. « La politique germanique, écrit sir Edward Grey, semble avoir été fondée sur l'idée bien établie que les scrupules de morale et les motifs altruistes ne comptaient pas dans les affaires internationales. » Et ailleurs, à propos de l'offre d'alliance : « Nous ne nous rendions pas compte alors, combien invétérée et profondément enracinée était l'habitude à Berlin, d'attribuer un motif sinistre et concerté à toute proposition d'un autre gouvernement. »

Malgré tout, et quoique dans les milieux dirigeants de la Grande-Bretagne on se rendît bien compte, en 1914, qu'une défaite de la France et de la Russie causée par les Empires centraux serait le prélude d'un grave péril d'avenir pour l'Empire britannique, l'entrée en guerre n'aurait pas été immédiate sans la faute énorme commise par l'Allemagne d'entrer en Belgique et de menacer les rives de la mer du Nord et de la Manche. Du coup, l'opinion publique anglaise apercevant menacées les trois grandes préoccupations de son gouvernement, suprématie navale, continuité commerciale, indépendance politique, fut unanime à accepter la guerre. Il faut bien que l'énormité de cette faute travaille encore les esprits en Allemagne pour que, tout récemment, le Reichstag soit revenu pour excuser l'invasion des armées impériales aux vieux ragots de la responsabilité belge.

A ce moment d'ailleurs, les tentatives anglaises pour le maintien de la paix se heurtaient en Allemagne à un obstacle capital : « Nous ne pouvions arriver à rien, écrit sir Edward Grey, en traitant à

Berlin avec le chancelier et le ministre des affaires étrangères parce que nous ne trouvions pas le contact avec les hommes qui dirigeaient effectivement la politique. Le dernier mot, le mot décisif, revenait toujours à quelque personnalité militaire ou navale. »

On a dit qu'il était utile de rapprocher les *Mémoires* d'Edward Grey des publications de Vermeil et de Wolff. Ces publications, basées sur les documents du ministère allemand des affaires étrangères, montrent la marche de la politique impériale pendant la période considérée par Edward Grey, et sont une confirmation des appréciations de l'auteur anglais.

2. *Les dessous de la révolution par K.-F. Nowak.*

Enjambons plus de quatre années de guerre. Nous sommes au mois d'octobre 1918. En Autriche-Hongrie et en Allemagne, armées et peuples sont las de leur long effort. Ils sentent la fin qui approche et la défaite qui s'annonce. Etats représentant un passé qui s'en va, images anachroniques ils marchent vers la disparition. En Autriche-Hongrie, ce sera la dislocation d'un empire dont les éléments sont poussés à la séparation par un grandissant désir d'indépendance nationale ; en Allemagne, le droit divin de l'absolutisme monarchique succombe devant le principe de la souveraineté populaire. « Dans mon livre, *Les dessous de la défaite*, expose l'auteur, j'ai cherché à représenter la période de l'effondrement des Puissances centrales et ses causes intérieures jusqu'au moment où la bataille fut visiblement perdue pour la Quadruplice. Ce qui restait à décrire, c'était le processus de la dissolution qui suivit l'effondrement... » Sa documentation, il la demande non seulement aux textes officiels des archives, mais aux témoignages des acteurs : « Presque tous les hommes d'Etat et militaires qui occupaient alors des postes dirigeants en Allemagne et en Autriche-Hongrie ont pour ainsi dire collaboré à ce nouvel ouvrage... » Nowak invoque aussi des communications de source sûre, jadis ennemie.

Le départ est la bataille de Vittorio-Veneto dont les étapes jalonnent la succession des événements politiques. Elle est surtout connue actuellement par les récits italiens qui ne sont pas encore des récits d'histoire documentée. Nowak nous fait le récit austro-hongrois, mais dans ses tout à fait grandes lignes seulement, et comme dit ci-dessus, en raison des jalons que la bataille permet de planter sur le chemin de la dissolution habsbourgeoise.

Au début, et dans la montagne surtout, les troupes austro-hongroises résistent victorieusement. Dans la plaine, les unités d'attaque anglaises creusent une poche dans le front, mais que le général Boroëvik s'apprête à encercler. A ce moment paraît le manifeste de l'empereur Charles promettant aux peuples de la monarchie le droit de disposer d'eux-mêmes et leur indépendance nationale. C'est le commencement de la débâcle. Après la bataille du Dobropole, le général Franchet d'Esperey a organisé au front de Macédoine la marche de ses troupes vers le nord ; de premiers éléments abordent les confins de la Hongrie. Sur quoi, l'archiduc Joseph lui-même, commandant en chef des troupes du Tyrol, appuyé sur le manifeste de l'empereur, invite les divisions hongroises à rentrer dans leur pays. Ce sont les premières brèches dans le front, bientôt élargies par de nouvelles défections. De fil en aiguille, la révolte s'étend partout, à l'intérieur, à la flotte, à l'armée. Les Italiens n'ont plus qu'à entrer dans le troupeau pour cueillir des trophées.

Un malentendu au sujet de l'heure de l'armistice accroît la confusion ; les Austro-Hongrois cessent le feu, alors que pour les

Italiens les hostilités continuent. Tout ce chapitre de la dissolution du front d'Italie est d'une lecture poignante. Finalement, l'empereur qui se trouve seul abdique et se réfugie en Suisse. Il a tenu aussi longtemps qu'il a pu, maladroitement, mais tenacement. Quelques jours auparavant, son ministre des chemins de fer, baron v. Banhans, conversant avec lui, s'était écrié :

— « Comment puis-je rester ministre des chemins de fer alors que je ne dispose plus d'une seule locomotive ? »

— « Voyez, avait répondu l'empereur, je suis chef suprême de l'armée et je n'ai plus un soldat. Cependant, mon devoir est de rester. »

En Allemagne, les armées sont au non plus, pareillement. Le général v. Groener a remplacé Ludendorff comme premier quartier-maître général et s'est enquis auprès des chefs de corps de l'état de leurs troupes. Le tableau ne permet pas de conserver d'illusion sur le sort qui attend l'armée ; elle est sous la menace d'un Sedan décuplé. L'avance récente des Américains au delà de la Meuse a rendu la situation critique, expose v. Groener dans un dernier rapport à l'empereur ; plus la moindre réserve ; « on pourra s'estimer heureux si les divisions tiennent jusqu'à la conclusion de l'armistice. »

A l'intérieur, la révolution gronde. Sa première manifestation violente a été la révolte des marins à Kiel. Pendant quatre années, et après que l'opinion publique avait été si fort entretenue de la grandeur de la flotte allemande, on les a tenus cachés dans les ports, et maintenant que le bâtiment coule on s'adresse à eux. Ils refusent.

A Berlin, les partis politiques s'agitent. Qui va recueillir un nouveau pouvoir des mains impériales qui tombent ? La question se pose de plus en plus pressante de l'abdication de l'empereur. Tout le monde, peu à peu, même au quartier-général, finit par la considérer comme une condition nécessaire du maintien d'un ordre gouvernemental relatif, mais personne ne veut assumer la responsabilité de l'invite décisive auprès du monarque qui résiste. On voudrait qu'il comprît, qu'il consentît à une abdication volontaire, et lui ne se plie pas à ce geste volontaire mais forcé. Le vieux soldat qu'est le général v. Groener voudrait la fin héroïque, l'empereur tombant sur le champ de bataille avec prestige, à la tête de ses armées. Cette solution n'aborde pas la pensée de l'empereur. Il se réfugie en Hollande.

Finalement, à la Chancellerie que dirige maintenant le prince Max de Bade, on brusque l'abdication sous la crainte des troubles de la rue. Elle est annoncée aux populations avant d'avoir été paraphée par le premier intéressé. Guillaume II admet sa renonciation à la couronne impériale, mais il entend garder la couronne royale de Prusse. Berlin les lui supprime toutes les deux. « Un prince de Bade qui dépose un roi de Prusse ! » s'écrie Guillaume II.

C'est le mot de la fin, sauf que le prince de Bade est déposé à son tour comme chancelier par Ebert qui assume le pouvoir et proclame la république.

3. *La Russie dans la guerre mondiale*, par le général Danilow.

Les péripéties de la guerre au front russe sont peu connues du public de langue française. Quelques exposés fragmentaires ont été publiés par des périodiques ; les trois volumes de M. Paléologue *La Russie des tsars*, d'un intérêt diplomatique plus que militaire, ont légitimement retenu l'attention ; on s'est arrêté quelque peu, avec une prudence autorisée, aux renseignements fournis par le procès Souchomlinow : c'est à peu près tout. Comme volume plus complet, la seule publication française jusqu'à ce jour existante,

a été la relation de l'état-major russe *La grande guerre*, ouvrage utile à consulter, mais d'une lecture ardue, faute de claire ordonnance, et que des allures scolastiques et des excès d'érudition compliquent encore.

L'ouvrage de Youri Danilow, quartier-maître général des armées russes, est donc le très bienvenu, non seulement parce que d'un officier parmi les plus exactement informés de Russie, mais parce que d'une exposition claire, conçue dans un esprit large et ouvert. Une impression de sincérité se dégage du récit et prédispose à l'étudier.

Successivement, il nous renseigne sur les difficultés particulières de la mobilisation russe, sur le plan d'opérations en cours d'exécution, sur les opérations depuis leur début malheureux en Prusse orientale, heureux en Galicie, jusqu'à l'effondrement final, révolution, dissolution de l'armée. Il y a là des pages dont on dira, comme on l'a dit des pages de Nowak, qu'elles sont d'une lecture poignante.

Le général Danilow est près d'admettre, — opinion que l'on retrouve fréquemment exprimée sous la plume des auteurs russes, — que la responsabilité première, originaire, de l'insuffisance de l'armée russe, malgré ses effectifs puissants, a résidé dans le changement du plan de campagne auquel on s'est résolu à la dernière heure, sous la pression des Alliés anxieux de voir le territoire allemand envahi. De là l'offensive prématurée en Prusse orientale, absorbant des forces primitivement destinées à la guerre autrichienne. Le général Danilow trouve une contre-partie consolante à la défaite des armées russes du nord-ouest dans l'affaiblissement du front allemand d'occident sur la Marne. A cet égard, la Russie a bien rempli sa mission.

C'est exact, et il n'y aura jamais trop de justice à le reconnaître.

D'autre part, il faut reconnaître aussi que l'altération du plan primitif n'aurait pas entraîné de conséquence fâcheuse si le commandement russe du nord-ouest avait été à la hauteur de ses fonctions. Qu'il s'agisse du général Gilinski, commandant du groupe d'armées, ou des deux commandants d'armées Rennenkampp et Samsonow, on constate des insuffisances techniques qui, jointes à d'autres causes plus générales, expliquent surabondamment le résultat. Lire à ce sujet les pages 246 et suivantes de l'ouvrage; elles sont d'un haut intérêt militaire et historique et condensent de précieux enseignements.

Les défaites de Prusse orientale eurent pour effet de compliquer gravement la tâche du commandant en chef, non seulement à cause des pertes en soldats de l'active, que les réservistes étaient loin de valoir, et en matériel de guerre, mais parce que toutes les manœuvres postérieures furent sous la menace d'un flanc nord découvert ou médiocrement couvert. Les opérations de 1914 qui, dans de meilleures conditions initiales, auraient pu être décisives et mettre l'Autriche-Hongrie promptement hors de cause, se ressentirent jusqu'à la fin de cette circonstance défavorable.

Après les quatre premiers mois de campagne, le généralissime convoqua ses sous-ordres immédiats à un conseil de guerre. Il s'agissait de déterminer exactement dans quel état se trouvaient les armées. Elles se trouvaient dans un fâcheux état: « Les combats opiniâtres menés quotidiennement dans tel ou tel secteur d'un front immense, avaient exigé un apport incessant d'effectifs de complément et d'approvisionnement en matériel. La consommation avait dépassé toutes les prévisions et il devenait tous les jours plus difficile d'y suppléer. L'arrière était en retard sur le front, les effec-

tifs de l'armée fondaient à vue d'œil et ses réserves de munitions diminuaient également. La nécessité s'imposait de procéder à une remise en état complète de notre force armée.

« Le manque d'officiers prenait des proportions alarmantes... »

Survint alors l'entrée en guerre de la Turquie qui compliqua plus encore la tâche du commandement. Mais les armées allemandes et austro-hongroises, les premières arrêtées sur le front de la Suisse à la mer du Nord, les secondes fatiguées en Pologne et partiellement détruites en Serbie, demandaient aussi un effort de reconstitution. Les Alliés en général, les Russes particulièrement, mirent à l'étude leurs plans d'opérations de 1915.

Puis viennent 1916 et l'usure croissante des armées; puis les troubles intérieurs qui marquent la lassitude des peuples; puis l'abdication de Nicolas II qui précède celles de Guillaume II et de l'empereur Charles. Partout la défaite militaire a conduit aux mêmes effets politiques.

(A suivre.)

F. F.

Les campagnes coloniales belges. Ce volume est le premier d'une série de trois, consacrée par la section historique de l'E-M-G. belge au récit des luttes soutenues par les troupes coloniales belges pendant la guerre mondiale.

On ignore généralement que, lorsque les Allemands envahirent la Belgique, le gouvernement belge chercha à sauvegarder la neutralité du Congo et prescrivit à ses troupes coloniales une attitude strictement défensive. La France et l'Angleterre, par contre, envahirent dès le 7 août la petite colonie du Togo, qui fut conquise en trois semaines. Ce même 7 août, les Français s'emparèrent d'un poste-frontière allemand au Cameroun, après avoir sollicité le concours des Belges, qui leur fut refusé.

Ce n'est qu'après deux agressions allemandes sur des postes belges que le gouvernement belge ordonna, le 28 août, au gouverneur général du Congo de prendre toutes les mesures militaires pour la défense du territoire belge et de coopérer avec les autorités coloniales anglaises et françaises.

En vertu de cet ordre, les troupes du Congo belge participèrent dès septembre 1914 d'une part à la conquête du Cameroun avec les troupes françaises; d'autre part à la défense de la Rhodésie du Nord avec des troupes anglaises. En même temps commença la préparation d'une grande offensive anglo-belge contre l'Afrique orientale allemande. Cette préparation, déjà fort difficile en elle-même, par suite des distances énormes et du manque de moyens, fut, en outre, fort gênée par des offensives allemandes.

Pendant toute l'année 1915, les troupes belges restèrent sur la défensive et livrèrent de très nombreux petits combats avec des alternatives de succès et de revers. L'offensive ne put se déclencher qu'en avril 1916 et se prolongea jusqu'à la fin de la guerre. Elle sera racontée dans les tomes II et III.

Le tome I n'embrasse que la période défensive et les opérations accessoires au Cameroun et en Rhodésie. Très complet comme fond et très soigné comme forme, il constitue un magnifique monument à la mémoire des héros obscurs qui ont tenu haut le drapeau belge dans la brousse sud-africaine pendant toute cette période de la guerre.

L.

Le Combat d'Arsimont, les 21 et 22 août 1914, à la dix-neuvième division, par le Colonel E. Valarché. Un volume in-8, avec 2 croquis dans le texte et, en hors-texte : 1 carte, 5 calques et 4 photographies. Berger-Levrault, 1926. Prix : Fr. 7.20 (fr.).

L'auteur de cette étude a pris part au combat d'Arsimont. Son rôle d'agent de liaison l'a conduit aux postes de commandement où s'élaborent les ordres, et sur la ligne de feu où ils s'exécutent.

Les ordres qu'il a eus en mains, assez rares d'ailleurs, sont donnés dans leur texte même et sont authentiques. Les autres sont donnés en substance. L'essentiel y est. Le cadre est exact.

Pour le récit du combat, l'auteur s'en réfère, soit à ses souvenirs personnels, soit à ceux d'anciens combattants, la plupart dans le rang, officiers d'infanterie et d'artillerie, sous-officiers, simples soldats. Tous ces témoignages, souvent très précis, en tout cas très sincères, ont été recoupés. L'abondance et la précision de la documentation ainsi recueillie ont permis à l'auteur de reconstituer dans le détail et de façon vivante l'engagement de la dix-neuvième division. L'étude en est poussée jusqu'au combat de la compagnie, de la section et parfois même de la patrouille.

Récit attachant et d'une lecture émouvante.

R. M.

DIVERS

Les uniformes et les insignes de l'armée suisse. Grande planche coloriée en déplié. Mars-Verlag. G. Kollbrunner & Co., Berne.

Très bien présentée cette collection des uniformes et insignes, et fort utile, car la guerre scientifique conduit à une variété croissante d'armes et de services abondamment subdivisés, et dans les insignes desquels il est pardonnable de ne pas toujours se reconnaître de prime abord. Nous attirons l'attention des officiers sur cette publication.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

Allgemeine Schweizerische Militärzeitung (Suite). No. 6, juin 1927.

Fragen der schweizerischen Landesverteidigung nach den Erfahrungen in der Zeit des Weltkrieges, von Oberstkörpskommandant Th. Sprecher von Bernegg. — Société suisse des officiers. Compte-rendu de la gestion administrative du Comité central (avril 1926 - mars 1927). — Schweizerischer Verwaltungsoffiziersverein. — Totentafel. — Oberstlieutenant Georg Hellwig. — Sektionsberichte. — Informations. — Literatur.

No. 7, juillet 1927. — † Oberstkörpskommandant Eduard Will, 1854-1927. — Die Einführung des Lmg. Erfahrungen aus Kaderkurs und Wiederholungskurs, von Major W. Anderhub. — Wehrkraft und Ausbildungszeit unserer Armee, von Hptm. K. Brunner. — Offene Türen, von Hptm. H. Menzi. — Kampfwagen-Abwehr, von Lieutenant R. Matossi. — Die Verbindung zwischen dem militärischen Vorunterricht und der Armee, von Adj.-Uof. E. Möckli. — Felddienst. — Totentafel. — Sektionsberichte. — Literatur.